

Préface

par Isabelle Viéville Degeorges

Une vie entière semble séparer La Dame du manoir de Wildfell Hall du premier roman d'Anne Brontë, Agnès Grey. Pourtant, ces deux œuvres furent écrites à un an d'intervalle à peine. Un an pour passer du roman d'apprentissage d'une toute jeune fille de dix-neuf ans, confrontée pour la première fois au monde extérieur, à cette chronique intense et tourmentée de la déchéance d'un homme dans l'alcool et du naufrage de son couple. Comment expliquer la transformation de la jeune Anne, habituellement dépeinte comme la plus douce et la plus religieuse des sœurs Brontë, au point de la voir tracer un itinéraire si réaliste et soutenir, à travers son héroïne, des positions aussi scandaleuses? La réponse, comme toujours avec les sœurs Brontë, est à chercher au cœur de leur invraisemblable fratrie.

Fratrie bouillonnante, où le génie se décline à quatre et qui grandit, livrée à elle-même, dans l'austère presbytère de Haworth dont les fenêtres ouvrent sur le jardin cimetière et les tombes de leur mère et de leurs deux sœurs aînées. Entre les pierres grises de cette bâtisse, dans le creuset d'un Yorkshire en pleine mutation manufacturière, avec pour seules échappées les landes sauvages et désolées, la bibliothèque paternelle et les récits de drames populaires relayés par les deux servantes, les enfants vivent dans une semi-autarcie, au cœur de leur imaginaire.

Charlotte, la plus ambitieuse socialement, est romanesque. Emily, sauvage, solitaire et indépendante, ne

répond qu'à l'absolu. Anne, la cadette, est la plus sage. Au milieu d'elles, Branwell, le fils. De tous, le plus prometteur et le plus remarquable. En lui s'incarnent tous les talents, toutes les facilités, jusqu'à celle de pouvoir écrire simultanément deux textes différents de la main droite et de la main gauche. Une mémoire extraordinaire, la curiosité, la vivacité, la sensibilité, l'intelligence, la malice, l'humour – et, pour son malheur, le goût effréné des plaisirs. Porteur de tous les espoirs de son père, Branwell est destiné à la carrière militaire. Son hypersensibilité, ainsi que l'épilepsie et l'attachement viscéral du pasteur à son endroit, le confinent cependant au presbytère, où il est avant tout le principal compagnon de jeu et d'écriture de ses sœurs. Ce sont ses petits soldats, auxquels il offre un sujet à chacun, jetant les enfants à cœur perdu dans la genèse d'un monde à eux. Supports de leurs fantasmes, ces figurines engendrent les mondes d'Angria et Gondal. Devenus démiurges, les enfants consignent fiévreusement d'une écriture microscopique sur de minuscules livres les journaux, revues, cartes et aventures de leurs héros, leurs guerres, trahisons, amours incestueuses ou illicites. Charlotte et Branwell régissent Angria, Anne et Emily sont les génies de Gondal. Le jeu perdure jusqu'à l'âge adulte où ils auront encore des discussions passionnées concernant leurs héros.

Mais Branwell est un garçon. Fasciné par les enfants du voisinage, qu'il épie longuement, il finit par les rejoindre. Soudain, les guerres d'Angria se teintent d'une nouvelle violence physique. Devenu ami du fils du fossoyeur, Branwell prend des chemins de traverse. Après son échec à l'Académie royale de peinture, quelque chose se brise en lui. Dissipé et

noceur, il fréquente les cabarets, perd son emploi à la gare pour avoir détourné ou laissé détourner de l'argent et accepte de petits travaux mal rémunérés qu'il ne sait pas conserver. Pour finir, Anne, alors gouvernante depuis quatre ans chez les Robinson (expérience qu'elle relate dans Agnès Grey), le fait engager comme précepteur de leur fils Edmund. Mais quelques mois plus tard, elle donne mystérieusement sa démission. Branwell est renvoyé par le révérend avec une lettre cinglante faisant allusion à mots couverts à ses « agissements répréhensibles au-delà de toute expression ». La nature réelle de l'affaire n'est pas connue avec certitude. Fut-il amoureux de Mrs Lydia Robinson mère, comme il le prétendit après coup et comme tout le monde fut trop heureux de le faire savoir, ou plutôt d'Edmund, enfant de quatorze ans ayant encore l'avenir devant lui, en qui il se plaisait à se reconnaître?

Petit à petit, Branwell sombre dans une spirale autodestructrice, entrecoupée de terribles éclairs de lucidité. L'alcool, mais aussi l'opium, sont devenus ses meilleurs compagnons. Ses disparitions et ses retours à toute heure du jour ou de la nuit, l'état effrayant de ses nerfs, ses propos déchaînés, ses crises de repentir, alternent avec celles de delirium tremens et secouent durement le presbytère, apportant quelque chose de l'enfer entre ces murs déjà si sévères. Branwell est l'éclair flamboyant, le remords sur le portrait célèbre qu'il peignit de ses trois sœurs et que son père effaça à la térébenthine à la suite d'une querelle, comme l'opium, l'alcool et les plaisirs finiront par l'effacer de leurs vies.

L'enfant chéri du pasteur, au centre de toutes les fictions de ses sœurs, deviendra celui des Brontë dont on ne parle pas. C'est pourtant sa trajectoire déjetée

qui incendie les histoires de ses sœurs. Au cœur des Hauts de Hurlevent et de Jane Eyre sous les traits de Heathcliff et de la folle de Rochester qui met le feu à la maison, c'est bien lui que l'on retrouve dans La Dame du manoir de Wildfell Hall, mi-Huntington mi-Markham. Si Charlotte le juge et si Emily, que les lois morales indiffèrent, est sans doute la plus à même de comprendre, Anne, toujours plus lucide, se sent trahie et déroutée par son frère. Ulcérée par un tel gâchis, elle lui répond dans ce roman. À la puissance romanesque de Charlotte et à celle, romantique, d'Emily, elle oppose un esprit direct et une forme de révolte réaliste et réformatrice. À la recherche du sens avant toute chose, elle place les uns et les autres devant la logique de leurs choix. Si jeune et inexpérimentée qu'elle soit, elle s'élève avec force et logique contre les préjugés de son temps. C'est là toute la cohérence de son œuvre, étalée sur trois ans, qui la mène du charmant et incisif Agnès Grey à la scandaleuse et tourmentée Dame du manoir de Wildfell Hall.

Le roman, plus complexe, dense et ambitieux que le précédent, se compose de multiples intrigues. Il se divise en deux parties, dont l'une s'enchaîne dans l'autre sous la forme d'un journal féminin. Structure en insert d'autant plus intéressante qu'elle s'accompagne d'un changement de narrateur. Arthur Huntington, le personnage central, est drôle, charmant et intelligent. Son seul ennemi est un narcissisme enfantin qui dévore sa vie peu à peu, le transformant en mari abusif et alcoolique. Boisson, opium, cynisme, débauche, effacement des frontières morales sont les principaux ingrédients de l'intrigue.

Helen, la jeune épouse de Huntington, est au fond la véritable héroïne – et le véritable scandale – du roman. Elle représente la réponse d'Anne à la société de son temps. Soumise et résignée, elle continue d'abord de servir son mari avec douceur, malgré ses mauvais traitements. Et c'est pour protéger leur jeune fils de son influence qu'elle finit par quitter le foyer conjugal, en violation de toutes les conventions sociales, mais aussi de la loi anglaise. À cette époque, une femme mariée séparée de son mari n'avait pas d'existence indépendante. Tous ses revenus appartenaient juridiquement à celui-ci. Elle ne pouvait ni posséder des biens, ni intenter une action en divorce, ni conserver la garde de ses enfants.

Helen Huntington, pourtant, refuse de plier. Elle s'enfuit et s'installe seule avec son fils, vivant du produit de ses tableaux. Il était alors proprement inconcevable de faire l'apologie d'une telle situation. Or, l'héroïne d'Anne Brontë ne s'en tient pas là. Dès le début du livre, sûre d'elle, elle tient tête à Mrs Graham, une des matrones les plus respectées de la paroisse, au sujet de l'éducation des enfants. Le pasteur arrive bientôt en renfort de tous les préjugés. L'entêtement « bien peu féminin » de Helen présage mal le bonheur de son prochain époux et, aux recettes de cuisine et de discrétion qu'on lui expose patiemment, elle répond en mettant froidement en doute le bien-fondé de la différence d'éducation entre garçons et filles...

Publié en juin 1848 sous le pseudonyme d'Acton Bell, La Dame du manoir de Wildfell Hall connaît un immense succès. En six semaines, le livre se trouve épuisé. Son réalisme et son ton de vérité inhabituel lui valent d'être considéré comme un roman des plus choquants. Anne Brontë y dépeint des scènes de cruauté

mentale et physique préfigurant le divorce légitime. Sa peinture précise de l'alcoolisme et de la débauche heurte profondément une société qui ne sait, au fond, de l'homme débauché ou de sa femme entrée en rébellion, artiste indépendante violant les lois sociales du pays, qui est le plus scandaleux. «Le claquement de la porte de chambre de Helen Huntington au nez de son mari résonne à travers toute l'Angleterre victorienne», dira en 1913 May Sinclair, auteur, critique et suffragette.

En juillet 1848, pour mettre fin aux rumeurs qui prétendent qu'Acton, Ellis et Curer Bell, pseudonymes sous lesquels les trois sœurs Brontë ont fait paraître leurs précédents ouvrages, ne seraient qu'une seule et même personne, Charlotte et Anne viennent à Londres rencontrer leur éditeur. Apprenant l'identité féminine de l'auteur de La Dame du manoir de Wildfell Hall, de nombreux critiques et piliers de la société se retournent contre Anne Brontë. Si certains louent la puissance et l'impact de son écriture, d'autres l'accusent d'obscénité et, du fait de la justesse de ses personnages, lui reprochent de faire l'apologie de la dissipation. La North American Review juge Gilbert Markham, le premier narrateur, «jaloux, ombrageux, lunatique, vindicatif et même brutal». Helen apparaît comme un esprit fort, manquant cruellement de vertus féminines aimables. Le lecteur d'Acton Bell, conclut l'auteur de l'article, n'élargira pas ses vues du genre humain, mais se trouvera confronté à son pire visage, «littéralement et logiquement énoncé». D'autres journaux déplorent son goût morbide pour la brutalité vulgaire. Un article du Sharpe's London Magazine met en garde ses lecteurs, et particulièrement les femmes, contre «un langage inconcevablement cru et des scènes révoltantes».

En réponse à ce tapage médiatique, Anne profite de l'immédiate réimpression de son livre pour stipuler clairement ses intentions. «Lorsqu'il faut en venir au vice et aux tempéraments vicieux, écrit-elle, je maintiens que le mieux est de les dépeindre tels qu'ils sont réellement, plutôt que de la façon dont ils voudraient apparaître. Représenter une mauvaise chose dans sa lumière la moins offensante est sans doute le cours le plus agréable à suivre pour un auteur de fiction, mais est-il le plus honnête ou le plus sûr? Vaut-il mieux révéler les pièges et embûches de la vie aux jeunes et aux étourdis, ou les couvrir de branches et de fleurs? Ô lecteur! S'il y avait moins de ces délicates dissimulations de faits, ce murmure de paix où il n'y en a pas, il y aurait bien moins de péché et de misère pour les jeunes des deux sexes qui en sont réduits à exprimer leurs plus amères leçons de l'expérience. Si je puis empêcher la chute d'un jeune homme trop léger ou d'une jeune fille trop étourdie, alors je n'aurais pas écrit en vain. Je suis convaincue que lorsqu'un livre est bon, il l'est quel que soit le sexe de son auteur. Tous les romans sont ou devraient être écrits pour les hommes comme pour les femmes. J'ai de la peine à concevoir comment un homme pourrait se permettre d'écrire quoi que ce soit qui puisse être véritablement déshonorant pour une femme, ou pourquoi une femme devrait être censurée pour avoir écrit quoi que ce soit qui puisse être considéré comme approprié ou bienséant pour un homme.»

En septembre 1848, âgé de trente et un ans, Branwell meurt alcoolique et tuberculeux. Le 19 décembre de la même année, Emily le suit dans la tombe. En janvier 1849, Anne comprend qu'elle a, à son tour, contracté la terrible maladie. Ayant

voulu revoir la mer, elle meurt le 25 mai 1849 à Scarborough où, contrairement à tous les membres de sa famille, elle sera inhumée. Un an après sa mort, Charlotte rejoint ses détracteurs et empêche la republication de l'ouvrage. «Il me semble difficilement souhaitable de conserver La Dame du manoir de Wildfell Hall, écrit-elle. Le choix du sujet de ce livre est une erreur. Il est trop peu en accord avec le tempérament, les goûts et les idées d'un doux écrivain retiré et inexpérimenté.» C'est oublier que rien de la déchéance de Branwell n'avait été épargné à Anne, parfois obligée, certaines nuits d'hiver, de ramasser son frère effondré dans le jardin et de le veiller des nuits entières auprès de ses sœurs...

Le réalisme, l'humour, la lucidité et le permanent engagement d'Anne Brontë ont fait d'elle un précurseur. Son style vif, simple et direct, exempt de mièvrerie, d'affectation comme de douceur, font de sa plume une redoutable caméra. Trop audacieux pour l'époque victorienne par sa justesse de ton, sa virtuosité, son écriture limpide et forte et sa subtile ironie, ce roman majeur fut mis sous le boisseau par Charlotte, trop timorée pour assumer l'héritage social de sa sœur. Au cours du XIX^e siècle, La Dame du manoir de Wildfell Hall se verra peu à peu éclipsé par le succès retentissant de Jane Eyre et des Hauts de Hurlevent. Le talent d'Anne, différent de celui de ses sœurs, n'en porte pas moins la marque familiale de la puissance.

ISABELLE VIÉVILLE DEGEORGES.

Chapitre I

Remontons, si tu le veux bien, à l'automne de 1827.

Comme tu le sais, mon père était une sorte de gentleman-farmer dans le comté de ***, et, pour obéir à son dernier vœu, j'avais, bien malgré moi, repris cette vie calme qui ne satisfaisait nullement des désirs plus ambitieux. Je me croyais appelé à de grandes choses et j'étais assez fat pour m'imaginer qu'en ne suivant pas ma vocation j'étouffais dans l'œuf un futur génie. Ma mère m'avait toujours laissé croire que j'étais capable d'accomplir les plus beaux exploits, mais mon père, lui, était persuadé que l'ambition mène tout droit à la ruine, que changement est synonyme de destruction, et il ne voulut jamais admettre que son fils, ou quelque autre mortel, pût désirer sortir de sa classe. Il m'assura plus d'une fois que tout cela n'était que calembredaines et me supplia jusqu'à son dernier souffle de suivre calmement ses traces et celles de mon grand-père. Je devais faire taire toute ambition et aller tout droit de l'avant afin de transmettre à mes enfants les acres paternels en pleine prospérité, tels que je les avais reçus.

« Soit ! me dis-je, un bon et habile fermier est une des chevilles de la société ; si je me consacre corps et âme à l'amélioration de mes terres et au développement de l'agriculture en général, je puis être utile non seulement à mes proches et à mes gens mais aussi à l'humanité tout entière... Je n'aurai donc pas travaillé en vain. »

C'est avec ce genre de réflexions que je tentais de me consoler, un soir que je rentrais des champs,

tout en avançant péniblement par l'humidité et le froid de cette fin d'octobre. Cependant, l'ardente lueur rouge du feu, que j'apercevais à travers les carreaux du salon, me réconforta bien mieux que tous ces sages raisonnements. J'étais jeune alors – vingt-quatre ans à peine – et fort enclin à me lamenter. J'ai heureusement, depuis lors, acquis une certaine maîtrise dans l'art d'étouffer ces sortes de divagations.

Cependant, il fallait d'abord que j'échange mon paletot de paysan contre un vêtement plus correct et que j'ôte mes bottes toutes crottées, car l'on n'entrait pas dans cette sorte de paradis dans n'importe quelle tenue; ma mère, malgré toute sa bonté, ne plaisantait pas sur certains sujets.

En montant l'escalier qui menait à ma chambre, je croisai une charmante et jolie fille de dix-neuf ans; ses yeux bruns pleins de gaieté pétillaient sous une masse brillante de boucles, ses joues rondes éclataient de santé, sa silhouette était plutôt rondlette. Tu as certainement reconnu ma sœur Rose; je sais que, après tant d'années, elle te paraît toujours aussi adorable que lorsque tu la rencontras pour la première fois. Lorsque je la vis descendre les marches, ce jour-là, rien ne permettait de deviner que, quelques années plus tard, elle serait la femme d'un inconnu qui deviendrait mon meilleur ami; un ami plus proche de mon cœur que ma propre sœur, plus proche même que ce jeune rustre de dix-sept ans qui m'attaqua dans le couloir comme je redescendais; je répliquai par un bon coup sur la tête, laquelle tête, protégée par une masse de boucles rousses – que ma mère voulait auburn – était si dure qu'elle ne parut pas souffrir le moins du monde de ce traitement.

Nous retrouvâmes notre très honorable mère installée au salon, où, selon son habitude, lorsqu'elle n'avait rien de plus urgent à faire, elle tricotait agilement, assise au coin du feu. Elle avait nettoyé l'âtre, dans lequel flambait allègrement le feu qu'elle venait d'allumer pour nous; la servante apportait le thé; Rose ouvrit le vieux buffet de chêne noir, qui brillait comme de l'ébène poli dans la lumière du jour finissant, et posa sur la table le sucrier et le couvre-théière.

— Enfin, les voici! s'exclama ma mère, qui se tourna vers nous sans interrompre le mouvement de ses doigts agiles. Fermez la porte et approchez-vous du feu pendant que Rose sert le thé; vous devez être affamés. Racontez-moi ce que vous avez fait toute la journée; j'aime savoir en détail comment mes enfants occupent toutes ces heures.

— J'ai d'abord dressé la pouliche grise et je te prie de croire que ce n'est pas un jeu; j'ai dirigé le labourage des derniers champs de chaume, car le garçon de ferme n'est pas capable de mener seul l'attelage; j'ai aussi installé dans les prairies basses un système de drainage auquel je pensais depuis longtemps.

— Bravo, mon garçon!... Et toi, Fergus, qu'as-tu fait?

— J'ai débusqué un blaireau.

Et il nous raconta dans les moindres détails comment il pratiquait ce sport; les chiens avaient accompli des prouesses pour acculer le blaireau, extraordinairement agile; de tout cela ma mère ne perdait pas un mot et elle observait le visage animé du jeune chasseur avec une admiration maternelle que je trouvais nettement exagérée.

— Il serait temps que tu fasses quelque chose de plus utile, Fergus, dis-je dès que je pus placer un mot.

— Que puis-je faire? répondit-il. Ma mère ne veut pas que je parte en mer ou que je m'engage dans l'armée. Et je refuse absolument de faire autre chose... si ce n'est me rendre tellement insupportable que vous serez tous heureux de vous débarrasser de moi, sur mer ou sur terre.

Notre mère caressa ses courtes boucles pour le calmer, ce qui le fit grogner et s'enfuir bouder dans un coin. Finalement, pour obéir à l'appel trois fois répété de Rose, nous approchâmes nos sièges de la table.

— Prenez votre thé, dit Rose, et je vous raconterai ce que j'ai fait de mon côté... J'ai rendu visite aux Wilson; et il est vraiment dommage que tu ne m'aies pas accompagnée, Gilbert, car Eliza Millward y était!

— Que veux-tu que ça me fasse?

— Oh! rien... Je ne vais d'ailleurs pas te parler d'elle. Mais je la trouve gentille et spirituelle lorsqu'elle est de bonne humeur et ce serait avec plaisir que je l'appellerais...

— Voyons, voyons, chérie! ton frère ne pense nullement à se marier! murmura ma mère d'un air sérieux en levant l'index.

— Je voulais vous rapporter ce que j'ai appris chez elle, reprit Rose. J'en meurs d'envie depuis des heures! Vous savez tous qu'on raconte depuis des semaines que Wildfell Hall est sur le point de trouver un locataire, n'est-ce pas? Eh bien! figurez-vous que le manoir est habité depuis plus d'une semaine! Et nous ne le savions même pas!

— Pas possible! s'exclama ma mère.

— Absurde! cria Fergus.